

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXVI — N° 3
DÉCEMBRE 1948

SOMMAIRE

Commemoration du passage de Chateaubriand, en Ardennes belges : Discours prononcé, le 21 août 1948, par M. Gustave Charlier	91
Pèlerinage Verhaeren au Caillou-qui-Bique à Roisin : Discours prononcé le 5 septembre 1948, par M. Thomas Braun	95
Commemoration du 50^e anniversaire de la mort de Georges Rodenbach (Séance du 18 décembre 1948) :	
Lecture du texte de M. Firmin Van den Bosch par M. Henri Davignon	97
Discours de M. Valère Gille.....	102
Concours scolaire 1948 : Allocution de M. Maurice Delbouille	113
Ouvrages reçus	117
Table des matières	119

Discours

prononcé, le 21 août 1948, par M. Gustave CHARLIER
à la commémoration du passage de Chateaubriand,
en Ardennes belges.

L'Académie royale de langue et de littérature françaises ne pouvait se désintéresser de cette fête de l'esprit, dont l'Académie luxembourgeoise a pris l'heureuse initiative. En déléguant un de ses membres pour l'y représenter, elle a voulu sans doute signifier avant tout que rien ne lui est étranger de ce qui touche à la culture française dans nos provinces, à sa défense et à son illustration. Mais en confiant cette mission à un historien littéraire, elle attendait sûrement de lui qu'il rappelât, dans le raccourci d'une brève allocution, l'influence exercée par Chateaubriand sur les lettres françaises de chez nous.

On vient d'évoquer — avec quelle poétique ferveur ! — ces jours de 1792 où le jeune chevalier breton, blessé et miné de fièvre, traversait de part en part tout notre territoire. Et nul n'ignore comment il devait y revenir vingt-trois ans plus tard, pour écouter, dit-il, aux abords de Gand, les sourds grondements du canon de Waterloo. Mais sa présence parmi nous ne s'est point bornée à ces deux épisodes de son aventureuse existence. Par son œuvre, par la magie de son art, par son séduisant prestige, on peut dire qu'il s'y est imposé à l'attention et au respect durant la plus grande partie du siècle dernier.

Il serait facile d'en accumuler les preuves. Car, pas plus que ceux du Cénacle, nos poètes romantiques n'ont dédaigné d'aller « à la maraude » dans sa prose aux brillantes images

et aux périodes harmonieusement cadencées. Puis comment oublier que c'est chez nous, à Liège, que Sainte-Beuve a conçu, écrit et parlé ce cours sur *Chateaubriand et son groupe littéraire*, dont on a pu relever les lacunes et doser les « poisons », mais qui n'en reste pas moins le premier grand livre dont le père de René ait fourni le sujet ?

Il est cependant un autre nom qu'il importe de citer ici, celui de l'auteur qui, parmi nos écrivains, s'est affirmé, avec la plus fidèle constance, le disciple le plus attentif, le plus docile et le plus fervent du génie qui dort, au Grand-Bé, son suprême sommeil, bercé au bruit des vagues atlantiques... On a reconnu déjà Octave Pirmez.

Dès ses *Feuillées*, il s'attachait à définir le romantisme de celui qu'il appellera plus tard, dans ses *Heures de philosophie*, « le Breton illustre qui peupla notre siècle de sentiments profonds ». Déjà il vantait l'« incomparable magie » de sa forme. « On l'admire, concluait-il, dans sa hautaine désinvolture et ses fiertés, autant que dans les expressions de sa mélancolie, parce qu'on sent que cela lui est naturel, et que ses dédains lui viennent de sa haine de la banalité ».

Plus tard, il ira rencontrer l'ombre du même maître à Rome, sous les voûtes de l'église Saint-Louis-des-Français, et en une page émue de ses *Jours de Solitude*, il associe tendrement au souvenir du « poète de Combourg » celui de son amie Pauline de Montmorin, « cette femme charmante que le souffle du malheur atteignit si jeune ».

Combien d'autres passages encore, dans les nobles méditations que rassemble son œuvre de moraliste, où s'atteste l'influence de René et du *Génie du Christianisme* ! A un demi-siècle de distance, ces deux mélancolies semblent vraiment se faire écho. Sont-elles du gentilhomme breton ou de notre penseur wallon ces notations d'un accent désolé : « J'aimais à parcourir les bois, je me berçais aux frémissements de vie qui s'élevaient de la terre odorante... Que de fois aussi, cherchant la rêverie, j'entraï dans ces enclos d'où l'on ne peut sortir qu'avec des larmes ! Je me penchais vers des mots inconnus, m'apitoyant ainsi rien que pour le vent... ». Et est-ce aux pages immortelles des *Mémoires*

d'Outre-Tombe ou dans la prose nuancée des *Jours de Solitude* qu'on peut lire ce *lamento* passionné : « Il approche aussi, l'automne de ma jeunesse, je suis l'arbre battu des vents qui bientôt se dépouillera. Les claires heures de l'enfance se sont un jour troublées, et les heures brûlantes de l'adolescence, les voici à mes pieds... Pour moi, hélas, les premières fêtes de la vie pourront-elles se renouveler?... D'autres générations de désirs et d'espérances viendront-elles réjouir mon âme dépeuplée?... ».

En vérité, Mesdames et Messieurs, l'œuvre nostalgique et noblement méditative d'Octave Pirmez apparaît ainsi, à y bien regarder, comme le plus solide chaînon — et de quel pur métal ! — qui rattache à « l'enchanteur » nos lettres nationales. Et vous m'excuserez sans doute d'avoir tenu à associer à la fête de ce jour le souvenir d'un des nôtres, perdu dans ce cortège de disciples qui font à Chateaubriand le plus éblouissant sillage.

Discours

prononcé le 5 septembre 1948, par M. Thomas BRAUN,
au Pèlerinage Verhaeren au Caillou-qui-Bique à Roisin

Messieurs les Ministres, Monsieur le Gouverneur et vous, Monsieur (1), debout au pied de cette tribune rustique.

L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises n'eut pas la joie et la fierté de recevoir Verhaeren dans son ... Palais.

Lorsqu'elle fut créée par un des vôtres, Messieurs du Hainaut, Verhaeren n'était plus depuis quatre ans. Mais son œuvre, la multiple splendeur de son œuvre avait acquis une célébrité européenne.

Par son inépuisable lyrisme, son souffle fraternel, son dynamisme, ses Héros (d'Artevelde et Rubens jusqu'à « ceux de Liège »), ses paysages (de la Guirlande des Dunes aux Blés mouvants d'ici), elle avait, avec une telle ferveur, exalté la Belgique et, par son vocabulaire, ses adverbes, sa prosodie, dites, pour Dieu sait quand ! insufflé à la langue française — non sans émoi pour ses servants traditionnels — un tempérament, une température, un tel accent personnel, que, dominé par son génie, le groupe de nos poètes — et des savants écouteurs de nos dialectes — avait ainsi acquis sa personnalité, sa justification, tout en se flattant d'être reconnu par d'illustres écrivains de France, qui ont daigné ne pas refuser à ces enfants naturels le reflet de leur prestige et l'honneur de leur nom.

(1) Monsieur Ferdinand Debiève, le patriarche des vieux amis.

C'est pourquoi notre Compagnie est animée d'une gratitude infinie envers ceux qui ont eu la filiale inspiration de reflorir ce jardin, et d'évoquer à nouveau ici la très haute image de Celui dont la Poésie est indissolublement attachée à notre pays et spécialement à ces lieux où le retinent tant de bontés et d'amitiés — et où il vécut ses Heures les plus pures, les plus chères...

Les flots de l'Éscaut qui prend sa source, non loin, iront lui murmurer le récit de cette journée de tendre attachement, en se pressant, cette nuit, à Saint-Amand, au pied de son tombeau.

Celui de Marthe, qui a voulu partager ses Heures suprêmes — jusqu'à leur Réveil ! — n'est pas loin.

Je les ai bien connus. Croyez-moi. C'est à l'affection des jeunes hommes et des jeunes femmes et à l'émouvante fidélité des derniers de leurs amis « des blancs villages » ici réunis en leur mémoire, qu'ils vont être avant tout et bien doucement sensibles — plutôt qu'à celle des Académiciens. Et ils auront raison.

SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1948

Commémoration du 50^e anniversaire de la mort de Georges Rodenbach

(M. Henri DAVIGNON donne lecture du texte de M. Firmin VAN DEN BOSCH, empêché par une indisposition).

SOUVENIRS

Je ne vous parlerai pas de l'œuvre de Georges Rodenbach. Mon très estimé confrère, Valère Gille, avec la double autorité que lui confèrent son talent poétique et sa qualité d'ancien Directeur de *la Jeune Belgique*, apportera tout à l'heure à la mémoire du Maître de *Bruges-la-Morte*, l'hommage si émouvant par son caractère réconcilié, de ses premiers frères d'armes.

Mon message à moi sera le message du souvenir, celui d'un étudiant gantois qui, vers les années 1886-1887, revenant du cours, ses livres au bras, aimait à traverser la Place d'Armes. Sous les grands arbres, il avait la chance de voir passer Georges Rodenbach, marchant d'un pas lent à travers son rêve étoilé, la lavallière flottant au col, un gardénia à la boutonnière. L'étudiant en soulevant discrètement son béret blanc disait mentalement, avec une ferveur admirative : « Bonjour, Monsieur Rodenbach ».

Car cet étudiant avait lu déjà *Les Tristesses* et *La Jeunesse Blanche*; il avait subi l'emprise, nouvelle pour lui, d'un art qui puisait dans l'ambiance de sa propre vie une inspiration dont il pouvait contrôler en lui-même la sincérité.

C'est le charme ému de cette découverte que je confiai à une chronique — qui fut peut-être bien mon début dans « Les Lettres » — et que j'envoyai à l'*Impartial* de Gand. Et cela me valut d'entrer en contact direct avec le poète, dans cette maison du Boulevard Frère-Orban, aux meubles vétustes, aux portraits de famille d'une solennité démodée, sur lesquels tranchait son élégante silhouette. Pendant l'entretien, je cherchais instinctivement des yeux *Le Coffret*, sujet du poème qui serait pour la jeune notoriété de Rodenbach ce que *Le Vase brisé* avait été pour la gloire de Sully Prud'homme.

Visiblement, Rodenbach se voulait mélancolique. J'entendis sans surprise de sa bouche un couplet sur « l'art en exil », sur la dépression de la province anémiant, sur la fascination de Paris. Il allait bientôt y transporter son rêve, grâce à l'initiative de Prosper de Haulleville, directeur du *Journal de Bruxelles*. C'est lui qui offrit à Rodenbach de devenir son correspondant à Paris, lui assurant ainsi avec une situation morale importante, une position matérielle de tout repos.

Tous les lettrés belges, entrés en rapport, à Paris, avec Georges Rodenbach pendant les dix dernières années du XIX^e siècle, furent l'objet de sa part d'un accueil chaleureux. Ils bénéficièrent de la considération exceptionnelle obtenue par le poète belge dans les Lettres françaises.

Loin de cultiver exclusivement pour soi-même, les relations faites, Rodenbach avait une vraie joie à en faire profiter ses compatriotes. Grâce à lui ils eurent accès dans les milieux les plus variés : grenier des Goncourt avec le spectacle pathétique d'Alphonse Daudet, en son fauteuil de malade; visite à Jean Moréas, en son quartier général du café Voltaire, et qui souhaitait emphatiquement la bienvenue à Rodenbach en ces termes : « Je salue vos brumes au nom de ma clarté »; soirées chez Renan, avec leur singulier mélange de vieux savants et de jeunes bohèmes; réception à l'Institut catholique, chez Mgr d'Hulst, dernier aumônier de la Monarchie française et dont le salon en ce moment-là était le centre occulte de la résistance à la politique de ralliement de Léon XIII; pèlerinage à l'hôpital Broussais où Verlaine,

assis dans un lit tout blanc, un bonnet surmontant sa face camuse de faune, nous accueillait avec une joie d'enfant pour « les ors » que nous lui apportions, comme honoraires d'un poème publié par *La Revue Générale*.

La rapide ascension de Georges Rodenbach avait eu le concours d'illustres amitiés : Goncourt, Daudet, Coppée, Huysmans. Elle était due à la fois au charme de sa personne, à la finesse étincelante et nuancée de sa conversation, au caractère personnel et original d'un art apparenté aux musicalités rêveuses et nostalgiques du symbolisme alors en vogue. Comme l'a dit magnifiquement Verhaeren, « la pensée du poète brillait dans cet énorme faisceau de forces que Paris dresse, comme des armes intellectuelles, chaque matin, devant le soleil ».

Georges Rodenbach était promis à la gloire, lorsque, la veille de Noël 1899, la mort l'enleva brutalement au plus brillant destin.

L'émotion fut profonde en Belgique et notamment à Gand, parmi la jeunesse intellectuelle : celui qui venait de disparaître n'était-il pas comme un ambassadeur de nos traditions mystiques obstinément orientées par la Flandre, ses béguinages, ses canaux et ses cloches, par l'agonie des villes, des âmes, des choses ?

Quelques fleurs — des orchidées et des roses, cultivées dans les serres gantoises, furent envoyées à Paris et déposées sur la tombe du poète par Gaston Calmette, secrétaire de rédaction du *Figaro*.

Emile Verhaeren, dont l'existence, depuis le collègue Sainte-Barbe, avait été mêlée étroitement et fidèlement à celle de Georges Rodenbach et dont l'amitié ne connut jamais aucun nuage, pleura son frère d'armes en des accents pathétiques, suivis de cet appel : « Il faut lui élever un monument quelque part en Flandre ». Un mois plus tard, trois jeunes gantois prirent l'initiative de réaliser l'idée pieuse : Charles de Nieuwland, Joseph van Brabandt et Rodolphe de Saegher. Ils vinrent me trouver en mars 1899 et me demandèrent de me joindre à eux. Nous eûmes immédiatement conscience

de la nécessité de nous assurer un concours de langue flamande. Plusieurs notabilités vinrent à nous et surtout un délicieux garçon aux conceptions compréhensives : Gustaaf d'Hondt dont la collaboration nous servit de bouclier. Le groupe constitué, les membres me firent l'honneur de me demander d'en assumer la présidence; notre préoccupation fut de prendre contact avec Bruxelles.

L'accueil fut chaleureux du côté de *l'Art moderne* et de *Durendal*. Edmond Picard, Henry Carton de Wiart, Octave Maus, Georges Virrès, Franz Ansel, Emile Van Mons, nous promirent leurs concours. Thomas Braun, tant à raison de la situation que lui valait son grand talent qu'à raison de l'amitié que lui vouait Verhaeren, fut choisi comme secrétaire et son zèle actif fut le meilleur des éléments de succès.

« Elever un monument quelque part en Flandre », avait dit Verhaeren.

A notre sens, la Flandre c'était Bruges d'abord, Gand ensuite. Chargé des sondages à Bruges, j'abordai le Comte Visart de Bocarmé et le Baron Ruzette. Le résultat fut décevant.

On a dit et écrit que le refus par Bruges d'accepter le monument de Rodenbach, fut motivé par l'amertume résultant — sujet et titre — du roman de *Bruges-la-Morte*. Ce n'est pas tout à fait exact. Les Brugeois étaient habitués depuis longtemps à ce que la littérature considérât leur ville comme un reliquaire. En l'occurrence l'hostilité était provoquée par un article du *Figaro*, exhumé par la presse flamande, dans lequel, à propos de la question de Bruges port de mer, qui passionnait alors au premier chef les Brugeois, l'écrivain avait dit : « que les Brugeois au lieu de prôner Bruges port de mer serviraient mieux la gloire de leur cité en en faisant Bruges port de l'Art ».

Après la carence de Bruges, Gand s'indiquait. En dépit de quelques remous de journaux, nous eûmes l'accueil le plus souriant de la part du bourgmestre Emile Braun qui se porta garant de l'adhésion de ses collègues. Même la suggestion de donner abri au monument futur dans le site du

Béguinage désaffecté, si approprié à l'inspiration du poète, fut dès lors acceptée comme très heureuse.

Les dons de Mécènes à Gand et à Bruxelles, les souscriptions multiples d'écrivains et d'hommes de lettres, joints à l'opulente recette faite par une représentation de gala du *Voile*, au théâtre Royal de Gand (Mlle Judith Cladel jouant le rôle de l'héroïne), mirent aux mains du Comité les ressources requises pour passer aux réalisations.

Alors se posa la question de la désignation de l'artiste. Les Gantois insistaient pour que le choix se fit dans leur milieu, mais ne pouvaient mettre en avant que d'insuffisantes gloires locales. Ce fut Thomas Braun qui trouva la solution conciliatrice en proposant un nom flamand : Georges Minne dont le talent s'appariait aux inspirations de Rodenbach.

Le sculpteur mit la patience du Comité à une longue épreuve et nous ne pûmes en venir à bout en le menaçant de lui envoyer l'huissier, car Minne répondit avec un flegme nonchalant : « Ce ne serait pas la première fois ! ».

Lorsque dans l'atelier de Laethem, l'œuvre nous fut enfin dévoilée nous nous rendîmes compte que sa beauté, émouvante mais hermétique, déconcerterait la foule et nous vaudrait des brocards. Notre consolation fut dans la certitude que l'ombre de Georges Rodenbach y agréerait le symbole même de sa poésie.

Le monument fut inauguré le 19 juillet 1903 par une merveilleuse matinée dominicale. Nous cheminions en groupes vers le Vieux Béguinage et Verhaeren était parmi nous, un peu triste d'être le seul présent des premiers compagnons. Autour de la stèle voilée, le soleil, filtrant à travers les arbres, mettait des taches d'or sur les vénérables façades. Les oiseaux chantaient. Vraiment pour complaire à l'inspiration de Rodenbach on n'aurait pu choisir endroit plus approprié. L'œuvre de Minne avait trouvé son climat.

Verhaeren parla : pathétique offrande de souvenirs à son frère en poésie. La voix de l'ami tremblait en affirmant en de belles images la solidarité fraternelle et l'union du cœur et de la pensée par-delà la mort. Puis une voix flamande s'éleva, celle de l'écrivain Gustaaf d'Hondt. Avec une

bravoure émue, elle remercia Georges Rodenbach de sa fidélité à ses origines spirituelles et de son respect filial pour le visage de la Mère Flandre.

Comme Président du Comité, je remis le Mémorial à la ville de Gand, en la personne de M. Emile Braun, son premier magistrat, et je le remerciai du coin de terre privilégié accordé au chantre du *Règne du Silence*. Le lieu n'était-il pas prédestiné à recevoir l'œuvre de Georges Minne que notre confrère et ami Georges Virrès a si admirablement analysée comme suit : « Une figure de femme pensive mais sereine et dont le songe demeure attaché au poète. Le linceul glisse sur son épaule. Cela est déjà la vie, elle est encore la mort » ?

Symbole magnifique : du Sarcophage naît la Résurrection.

Discours de M. VALÈRE GILLE

Messieurs de l'Académie,

Vous avez bien voulu me désigner pour rendre hommage à la mémoire de Georges Rodenbach, mort il y a cinquante ans. Je sais que cet honneur, je ne le dois qu'à mon âge. Vous vous êtes dit : « Il a connu le poète; il pourra nous en parler en témoin ému et nous dire, comme le pigeon de Lafontaine : « *J'étais là; telle chose m'advint; vous y croirez être vous-même* ». Hélas ! je n'ai pas les prétentions de l'imprudente volatile. Je crois même que pour bien parler des choses et des personnes qui ne sont plus, il faut ne les avoir point trop connues. De cette façon — qui est celle des historiens —, nous sommes obligés de créer ; et créer c'est donner la vie. Seule l'imagination fait ce miracle. L'érudition ne fait que classer sur fiches des documents incertains. Le créateur au contraire saisit quelques images qui luisent un instant dans le tourbillon des vaines apparences, et de ces images il fait une image idéale qui, selon le vers de Mallarmé que tout le monde cite, représente l'objet « *tel qu'en lui-même enfin l'Eternité le change* ». Nous n'aimons et nous ne créons,

que là où il y a de l'inconnu et du mystère. Un beau vers d'Ivan Gilkin le dit parfaitement : « *Nous nous connaissons trop pour pouvoir nous aimer* ». En effet, c'est la Princesse lointaine qui a toujours tous nos rêves.

Georges Rodenbach plus que tout autre en était convaincu. Il n'aima que ce qui n'existait pas ou ce qui n'existait plus. N'a-t-il pas voulu illustrer ce paradoxe poétique d'un acte en vers, joué sur la scène de la Comédie Française en 1894, et intitulé le *Voile*? L'argument en est précieux : un être d'imagination, un velléitaire, un poète, s'est épris idéalement d'une petite béguine jolie, pour le mystère qui l'entoure, pour ce qu'elle dérobe aux regards de la chair, pour cette chevelure surtout qu'elle dissimule et qui doit être la plus belle du monde. Et soudain, d'un coup, le mirage se dissipe, lorsque Jean le rêveur aperçoit la petite béguine Gudule, sans la cornette qui cachait ses cheveux.

« Tout l'amour, dit l'auteur, s'étiole de trop savoir. L'amour a besoin d'un secret »; ce secret fut-il une chevelure, une chevelure pareille sans doute à celle dont Maeterlinck nous parlera dans *Pelléas et Mélisande*, une chevelure vivante et dorée comme il s'en voit dans les tableaux des gothiques flamands.

L'on comprend mieux ce goût de Rodenbach pour le mystère, l'imprécis, l'inachevé, le voilé, le rêve, lorsqu'on se rappelle qu'il fréquenta chez Mallarmé. Ce poète l'avait détourné du Parnasse d'où lui-même était sorti et de son idéal cartésien. Il enseignait qu'il ne fallait pas voir les choses et les décrire avec exactitude, mais les faire deviner, les suggérer. Rodenbach avait fait siennes les théories subtiles du symbolisme. Peut-être même, remontant plus haut, se répétait-il à mi-voix, ces beaux vers des *Amours* du Chevalier Bertin où le poète évoque une jeune femme jouant de la harpe :

*Tout l'instrument frémit sous ses deux mains errantes
Et le voile incertain des cordes transparentes
Même en les dérobant embellit ses appas.*

Comme ces vers s'appliquent à l'héroïne du *Voile* !

Mais peut-être Rodenbach les eut-il trouvés encore trop précis. Il n'aimait, comme plus tard un autre poète gantois, Charles van Lerberghe, que des entrevisions. Aussi, fut-il cruellement endolori, lorsqu'après une représentation de gala du *Voile* à laquelle assistait Léopold II, le Roi ayant tenu à le féliciter, lui dit : « Vous avez célébré *Bruges-la-Morte*, mais nous, nous célébrerons *Bruges-la-Vivante* ». Il faisait allusion au canal et au port de Zeebrugge qui devait donner à la ville de Bruges une vie nouvelle.

Cette vision brutale, cette vision bruyante ne pouvait plaire à l'âme sensitive et silencieuse de Rodenbach. Elle faisait fuir d'un vol éperdu les cygnes aristocratiques et lents du *Lac d'amour*, ces cygnes dont il était, selon le mot de Montesquiou, le doux pasteur, le pasteur de cygnes que le poète des *Hortensias bleus* opposait au pasteur d'éléphants, Leconte de Lisle. Pasteur de cygnes... Cette image convenait bien au Poète audacieux du *Voyage dans les yeux*.

Ce n'est pas celui-là que j'ai connu. Le Rodenbach que j'ai rencontré, c'est celui de la *Jeune Belgique*, celui de la *Jeunesse blanche*, des *Tristesses* à qui, Victor Hugo écrivait : « Il y a plus d'une joie pour nous dans vos *Tristesses* ».

Rodenbach avait été du premier numéro de la *Jeune Belgique*, daté du 1^{er} décembre 1881. C'était un sonnet, un peu comme celui d'Oronte. Déjà il était ensorcelé par des cheveux :

*Oui! je suis fou d'amour et je t'en fais l'aveu.
Je suis ensorcelé par cette blonde tresse
qui, comme un serpent d'or, m'envoyait sa caresse...*

Et il terminait son madrigal par ce trait galant :

*... sans t'avoir séduite encore — je te devine
Comme on devine aussi — sans la voir — l'odeur fine
Qui traîne dans les plis neigeux de ton mouchoir.*

Vous l'entendez, le jeune poète déjà aimait plus les choses devinées que les choses vues. Il devait persévérer dans cette

voie qui le mena au Symbolisme. Il ne disait pas comme Théophile Gautier : Je suis quelqu'un pour qui le monde visible existe. Il disait plutôt : Je suis un poète pour qui le monde n'est qu'un songe, qu'une image vaporeuse, qu'une fumée où se dissolvent des symboles. Déjà l'art si personnel, si spécial, auquel il allait se consacrer, lui apparaissait dans les brumes nordiques de son âme flamande.

Mais en attendant, il était, selon la mode du jour, résolument parnassien et même parnassien réaliste. Il avait choisi comme maître, François Coppée. C'était, à Gand, l'âge du *Coffret*, comme à Paris c'était l'âge du *Vase brisé*.

Au banquet que la *Jeune Belgique* avait offert à Camille Lemonnier pour protester, à la manière nationale (rappelez-vous le vers de Victor Hugo : *Ces bons flamands, dit Charle, il faut que cela mange*), contre l'attribution du *Prix Quinquennal*, Rodenbach avait pris la parole pour vanter l'art robuste de l'auteur du *Mâle* et pour réclamer en faveur des lettres nationales; et quelques temps après, à l'occasion de la rencontre qu'il avait faite sur la Place d'Armes de Gand, de trois poètes nouveaux qui n'étaient autres que M. Maeterlinck, van Lerberghe et Grégoire Le Roy, il vantait l'art classique et parnassien, avouant cependant qu'il avait un faible « pour les teintes passées, la pâleur des choses blondes et les harmonies en sourdine » et aussi (ce sont ses paroles) pour des vers très doux « avec ce que je ne sais quoi de rêveur, d'atténué, enveloppant la floraison des images comme un brouillard frileux dans une aube de Corot ».

Ceci fut écrit dans la *Jeune Belgique* en l'année 1886, à l'époque où Verhaeren publiait ses *Moines*.

C'est l'année où pour la première fois je vis Georges Rodenbach. J'en ai gardé le souvenir : « J'étais là; telle chose m'advint ». Voici ce que je trouve dans mes notes :

« ... J'aperçus alors, traversant les Galeries Saint-Hubert, le bon critique Francis Nautet, déjà bedonnant, allant d'un pas cadencé, avec des grâces menues de maître à danser. Il accompagnait Georges Rodenbach que le *Coffret* avait rendu célèbre. Le poète de la *Mer élégante* était coiffé d'un haut de forme gris, portait un pantalon à carreaux noirs et

blancs, une redingote de bonne coupe, une large lavallière qui faisait déjà partie de sa personnalité. On sentait qu'il craignait de ne pas paraître assez à la mode. Il affectait de la suivre de près. Il était blond, délicieusement blond. Ses yeux délicieusement bleus étaient baignés d'une douce mélancolie, un rien spirituels. Il gardait un air aristocratique. Il était mondain et beau causeur. Max Waller l'avait surnommé « *Bellac* » et Giraud « *Le Brugeois gentilhomme* ».

Giraud et Max Waller l'avaient connu à Louvain où il venait parfois visiter son ancien condisciple du Collège Ste-Barbe de Gand, Emile Verhaeren, en ces temps-là étudiant à l'Université. Rodenbach, l'aîné, avait appris à cette jeunesse universitaire à aimer François Coppée et même Richepin que Zola avait proclamé le plus grand poète naturaliste. C'était l'époque héroïque du Naturalisme. Verhaeren voulait y faire honneur en écrivant les *Flamandes*, dédiées à Richepin, et Rodenbach, en écrivant *La Mer élégante* et *l'Hiver mondain*. Mais il aimait surtout le style raffiné et artiste des Goncourt, et pour le concilier avec le naturalisme de Zola, il mettait en tête de *l'Hiver mondain*, l'épigraphie suivante de ces auteurs : « Le Réalisme n'a pas » l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant; il est venu au monde aussi, lui, pour définir dans » l'écriture artiste ce qui est joli, ce qui est élevé, ce qui est » bon et encore pour donner les aspects et les profils des » êtres raffinés et des choses riches ».

Jean de Lafontaine nous avait parlé « de la grâce plus belle encor que la beauté »; Rodenbach nous parlait « du joli, du raffiné, du précieux et des choses riches ». Il était définitivement attiré par les Goncourt et se préparait à être un des familiers du fameux grenier où il serait si bien. Il se souvenait de ses 20 ans.

Mais auparavant, il fréquenta un autre grenier parisien, celui d'Emile Goudeau.

C'était en 1878. Il venait de subir avec succès son dernier examen à l'Université de Gand et de conquérir son diplôme de docteur en droit. Déjà Paris, son esprit, son élégance, ses horizons, sa gloire, et ses poètes l'attirait. Il prend comme

prétexte le barreau. Il vient s'installer à Paris. Il visite tout d'abord son maître admiré, François Coppée; il visite d'autres écrivains. Rops qu'il visitera également dira de lui : « Rodenbach réussira à Paris, c'est un visiteur ». Il visite et il parle. Il parle joliment et avec esprit.

Il a été introduit par François Coppée aux *Hydropathes*; c'est un cercle littéraire assez fermé qui doit tout d'abord son succès au nom mystérieux qu'il porte. Il a été fondé en octobre 1878 par Emile Goudeau. Il a pour devise *L'Art pour l'Art*. C'était l'époque parnassienne. On se réunit dans une brasserie du quartier latin et dans ce local enfumé on lit des vers. « Rodenbach, dit l'historien du groupe, y récite ses vers avec simplicité ». Par contre un étudiant en médecine en lit d'une voix formidable qui fait tressaillir les chopes et le fin visage du Poète du *Silence* : c'est Paul Mounet qui bientôt abandonnera l'amphithéâtre pour le théâtre. Près de lui, Rollinat, d'une voix sépulcrale, gémit des poèmes névrosés qui donneront la chair de poule aux auditeurs : « *La pendule venait de sonner treize coups...* ». Sarah Bernhardt entre en transe et fait un succès prodigieux à ce romantisme de cimetièrre. Heureusement Charles Cros se lève et récite avec un humour délicieux son *Hareng Saur*. Charles Cros est orientaliste, inventeur, mathématicien, chimiste et compose entre-temps des monologues que recueille Coquelin. Dans un coin, André Gill dessine, entouré de Paul Bourget, de Maupassant, de Tailhade, de Coppée. Banville répond à un jeune poète qui s'excuse de lire très mal les vers : « Tant mieux, tant mieux, mon ami; les beaux vers doivent toujours être mal lus ». Ce cercle *Les Hydro-pathes* deviendra « *Le Chat noir* ».

Rodenbach se sauve alors et rentre en Belgique. Il y trouvera Max Waller et la *Jeune Belgique*. Mais avant, il a fait un stage à Gand. Il a plaidé et plaidé bien; il a conféré, et conféré bien. Mais il lui faut un champ plus vaste, des échos plus sonores et il s'établit à Bruxelles.

Le voici conquis par l'impertinence charmante et autoritaire de Max Waller. Il partage ses idées, ses goûts, ses querelles, ses luttes. Il contresigne ses manifestes littéraires :

être artiste, rien qu'artiste; l'art pour l'art; soyez de n'importe quelle religion, soyez de n'importe quel parti politique, mais avant tout ne songez qu'à la Beauté; soyez artiste et non pas artisan... ». Il faut croire qu'à cette époque on vantait déjà l'art « engagé ».

Rodenbach multiplie les conférences et les lectures. Au *Cercle artistique et littéraire* il lit — et avec quel charme ! — ses nouveaux poèmes. Il connaît les succès mondains et les autres. Il est parodié, caricaturé. On le représente son pâle visage à moitié caché par l'immense papillon d'une lavalère de soie, mélancolique, émacié, souriant avec délice et coiffé d'une mousse blonde. Et maintenant il va revêtir la toge et plaider pour Max Weller qui a sur les bras un méchant procès. Lui-même vient d'envoyer ses témoins à un correspondant occasionnel de la *Chronique*. Il se sent d'humeur batailleuse. Précisément son ami Max Waller, attaqué vilainement dans le *Patriote* a riposté vivement en traitant l'auteur de l'article « de raté des lettres et d'abcès froid ». Il terminait, en lui envoyant « avec tous les honneurs dus à son rang de Sganarelle, un coup de pied au derrière ».

On s'attendait à un duel; ce fut un procès. Rodenbach plaida avec verve : « Abcès froid ? Eh bien quoi ? C'est un abcès qui n'a pas percé; c'est comme l'auteur de l'article... ».

Malgré ses succès au barreau de Bruxelles où grâce à l'entremise d'Emile Verhaeren il était devenu un peu le collaborateur d'Edmond Picard, Rodenbach souffrait dans ses rêves. Il avait la nostalgie de Paris où il avait suscité la curiosité.

En ces temps lointains, Prosper de Hauleville dirigeait avec une indulgence bienveillante le *Journal de Bruxelles*. C'était un fin lettré et un ami de la jeunesse. Woeste surveillait ce gros homme, bon, courtois et généreux, d'un œil sec. Nonobstant, l'aimable Prosper de Hauleville s'était attaché comme collaborateur politique le *jeune Belgique* Iwan Gilkin. Celui-ci lui parlait souvent de Rodenbach. Il le décida un jour à l'envoyer, comme correspondant du *Journal de Bruxelles* à Paris.

Rodenbach s'exila avec mélancolie : *Nos patriam fugimus...* mais c'était pour mieux aimer sa patrie, pour mieux y rêver. Dès lors, elle lui apparut comme à travers un voile de brume, lointaine et plus belle d'être lointaine. Il en goûtait une tristesse très douce, et se complaisait dans sa tristesse. Il en connut tous les raffinements et voulut les exprimer par les plus subtiles, les plus précieuses métaphores. Tous ses souvenirs, toutes les images de ses souvenirs, parurent se fondre, se diluer, se muer en une sorte de brouillard musical. Les cloches devenaient de blanches communiantes; les blanches communiantes devenaient des cygnes; les cygnes devenaient des reflets de lune et les reflets de lune devenaient une musique noyée au fond d'un canal de Bruges. Il ne passait pas, comme Baudelaire, « à travers des forêts de symboles — Où les parfums, les couleurs et les sons se répondent », mais à travers des brouillards diaphanes où toutes les choses se confondaient et prenaient les formes indistinctes de sa tristesse.

L'exil lui fut un morbide délice. Il écrivit *l'Amour en exil*, il écrivit *l'Art en exil*. Il écrivit aussi *Bruges-la-Morte*.

Paris, si curieux de tout, s'intéressa à cet étranger ineffable. Sa signature exotique paraissait dans le *Gaulois* et dans le *Figaro*, et le poète en personne se rencontrait chez Mallarmé et surtout chez les Goncourt.

Mallarmé était le plus délicieux causeur qu'on put entendre et le plus érudit. Les Goncourt se contentaient de faire causer et prenaient des notes sur leurs manchettes. Rodenbach brillait dans leur salon qu'ils avaient nommé *Le Grenier*. Mais au moment où y paraît le poète belge c'est un salon de veuf. L'un des frères Goncourt est mort. De Jules et d'Edmond il ne restait plus qu'Edmond. Dans le Grenier se rencontraient Daudet — les Daudet plutôt — et Zola, Joris Karl Huysmans, les frères Rosny, quelque peu belges comme Rodenbach, les frères Margueritte qui me vantèrent souvent les succès de causeur de mon compatriote, Lucien Descaves, le dernier survivant de ce groupe avec Georges Lecomte, Hennique, Alexis (Naturalisme pas mort !), Paul Hervieu, le suisse Edouard Rod, sensible et érudit, Carrière,

Barrès; des poètes, rarement Banville, plus souvent Jean Lorrain, Mallarmé, Montesquiou, Moreas et Henri de Régnier...

C'est l'année 1891. Les Parnassiens, les Naturalistes se meurent ou plutôt passent de mode. Une mode nouvelle s'installe à Paris, celle du Symbolisme. Rodenbach y court avec son nouveau recueil de vers : *Le Règne du Silence*. Edmond de Goncourt, qui a gardé d'un voyage à Bruges des souvenirs d'artiste applaudit. Ceux qui espèrent être de l'Académie qu'il déclare vouloir fonder, joignent aux siens leurs applaudissements. Par son exotisme même Rodenbach fait la conquête de Paris.

Dans son fameux journal Goncourt écrit à la date du 1^{er} janvier 1892 : « Dîner chez Daudet. Tous les convives se mettent d'accord pour célébrer le charme du ménage Rodenbach, de l'homme à la conversation spirituellement animée, à la discussion littéraire passionnée... ».

La renommée du Poète se répand hors de Paris, hors de France. La critique germanique, attirée par la désinence de son nom, le célèbre avec un enthousiasme qui touche au délire. Ainsi un certain Hauser, dans un livre intitulé : *Die Belgische Lyrik* s'abandonne à son propre lyrisme. Il cite des strophes de Rodenbach. Il admire entre autres celle-ci :

*Mais ma mignonne Muse à moi
Elle est plaintive, elle est phtisique;
Elle fait un peu de musique
En se mourant d'un long émoi...*

Mais pour la faire admirer d'un plus grand sérieux par ses compatriotes, il la transcrit ainsi :

*Elle est plaintive, elle est phtisique
Elle fait un peu de métaphysique
En se mourant...*

La mesure n'y est plus, mais c'est plus allemand.

Voici donc le poète du *Miroir du Ciel natal* et des *Vies encloses*, l'auteur du *Carillonneur* et de *Bruges-la-Morte* auréolé de gloire. Hélas ! il n'en jouira pas longtemps. Il ne survivra pas à la mort d'Edmond de Goncourt. La Mort venait à peine, en cet été 1898, de quitter le chevet de Mallarmé. Il la devinait s'approchant du sien. Il était résigné.

Je me souviens de ce jour. C'était la veille de Noël de l'année 1898. Appelé par les devoirs de ma charge de bibliothécaire, je m'étais rendu à la Bibliothèque Royale. Le Conservateur en chef s'approcha de moi et me dit à voix basse : « Savez-vous que Rodenbach est mort ? »... C'était par une de ces journées voilées, infiniment tristes, infiniment silencieuses, comme il les aimait. Il semblait que la Nature avait recueilli son âme. Les choses n'étaient que des ombres qui se diluaient dans des ombres. Peut-être à ce moment d'éternité y eut-il un peu plus de silence. Rodenbach n'avait cessé de rêver. Il avait 43 ans.

Georges Rodenbach a été, dans le monde des Lettres belges, un précurseur. Il faut le dire à son honneur. Avant la naissance de la *Jeune Belgique* il avait écrit le *Foyer et les Champs* et les *Tristesses*. Il était seul ; il ne connaissait pas les *Rimes de Joie* de Théodore Hannon, mais les *Heures de Solitude* d'Octave Pirmez.

Dans sa solitude où le visitait sa Muse long-voilée, il touchait d'une main élégante et pâle la Lyre romantique. La romance qu'il chantait alors à mi-voix, comme dans un aristocratique boudoir était tendre et plaintive.

Dès ses premiers vers, Rodenbach aima tout ce qui était intime, tout ce qui était étioilé, tout ce qui était immobile, tout ce qui était silencieux. Il connaissait l'inquiétude du cœur. A sa tristesse il trouvait une délectation suave. Il se complut alors à l'analyser jusqu'en ses nuances les plus effacées. Verlaine le conseilla : de la nuance, rien que la nuance ; de la musique, rien que de la musique. Il s'ingénia à lui trouver les correspondances les plus mystérieuses et les plus imprévues. Il en découvre dans les eaux mortes des canaux, dans les vapeurs flottantes des soirs d'automne, dans les solitudes provinciales, dans les cloîtres, dans le son

des cloches qui tintent et se meurt dans les brumes, dans la pluie, la pluie longue, fine, lente, infinie et qui tisse sur les choses un voile de rêve.

Messieurs,

Nous ne pouvons nous empêcher de songer que Rodenbach et Verhaeren travaillèrent tous deux à l'effigie bicéphale de leur Mère, la Flandre. D'un outil, qu'ils forcèrent parfois, ils façonnèrent une image idéale. Verhaeren d'un côté sculptait, d'un poing violent, un visage tragique et crispé par la vie moderne; de l'autre Rodenbach caressait d'une main lasse et molle une figure émaciée, anémique et comme déjà apaisée par la mort. L'un représentait la Flandre brutale et glorieuse de Rubens, l'autre la Flandre mystique des suaves primitifs.

Encore une fois la langue française triomphante parvenait, comme elle l'avait fait plusieurs fois au cours de son histoire, à soumettre à la discipline latine le génie étranger.

CONCOURS SCOLAIRE 1948

Allocution de M. Maurice Delbouille

Vice-Directeur

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,
Chers Confrères,

En ouvrant cette séance publique que l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises a décidé de consacrer à la remise des prix de son concours scolaire, je veux me tourner immédiatement vers les lauréats de ce concours, mais aussi vers les personnes invitées qui honorent cette modeste cérémonie de leur présence.

Je veux, sans phrases vaines, dire aux premiers — jeunes filles et jeunes gens que notre compagnie salue et accueille en toute simplicité, mais avec une chaude sympathie — nos vives félicitations pour les succès qu'ils se sont assurés au terme d'une joute combien gracieuse.

Je veux, non moins sobrement, dire aux secondes, venues pour applaudir avec nous à ces succès, le grand honneur qu'elles font à l'Académie et la gratitude que celle-ci leur en sait.

Vous ne trouverez pas étrange, je l'espère, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, que je m'interroge en cet instant sur la signification qu'il vous plaît de conférer au concours scolaire et que je songe surtout à redire dans quel esprit notre compagnie le conçoit.

Aux yeux du grand public, une académie est à la fois et par définition vénérable et inoffensive. Vénérable, parce que, croit-on, elle est nécessairement vieille de son âge et de

traditions qui lui épargnent tout écart en lui interdisant toute audace. Inoffensive, parce que, pense-t-on, elle est nécessairement et par nature tournée vers les choses du passé, en gardienne vigilante de l'usage s'il s'agit de l'attention qu'elle accorde aux règles du bon langage, en servante attentive de valeurs reconnues et classées s'il s'agit du soin qu'elle porte aux efforts créateurs de l'activité littéraire.

N'attendez pas de moi que j'aie à pousser la témérité de mon propos jusqu'à nier que l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises soit et vénérable et inoffensive.

Laissez-moi seulement vous dire qu'elle ne veut être ni vieille ni passive.

Est-ce parce que notre compagnie n'a guère qu'un quart de siècle d'existence ? Est-ce parce que le mouvement littéraire ne s'est développé dans nos provinces, depuis 1880, que sous le signe d'une volonté diversement novatrice, sinon révolutionnaire ? Est-ce parce que les plus âgés de ses membres en sont restés les plus jeunes par l'esprit et par le cœur ? Je ne sais. Mais je constate qu'elle est délibérément ouverte à toutes les tendances et curieuse de toutes les tentatives dès l'instant où ces tendances ou ces tentatives traduisent un souci réel et original d'enrichir et d'animer la vie littéraire dans notre pays.

Est-ce parce qu'elle a jugé bon d'accueillir en son sein quelques austères philologues ? Est-ce parce que nous vivons dans une région périphérique où la langue française se trouve à la fois au contact permanent des patois les plus vivaces du monde roman et en face d'un idiome germanique qui lutte pour s'affirmer et s'imposer ? Je ne sais. Mais je constate qu'en professant une admiration reconnaissante pour le merveilleux instrument dont nous sommes redevables à la civilisation qui nous est venue de France, notre compagnie partage son intérêt entre l'étude des dialectes populaires ou des caractères régionaux du français de chez nous et la lutte incessante que supposent et qu'exigent en Belgique la culture et l'extension de la langue française.

Une institution vivante et militante. Oui. C'est ce que doit, c'est ce que veut être notre Académie. Et croyez

bien que si elle n'y arrive pas toujours, elle ne cesse d'y songer et d'y tendre.

C'est dans cet esprit qu'elle a décidé, voici un lustre, d'organiser un concours annuel de composition française ouvert aux élèves des deux classes supérieures des athénées et des collèges, dans les deux régions linguistiques du pays.

Loin d'elle, certes, la pensée d'inventer ainsi des talents sinon des génies littéraires nouveaux. Elle n'oserait même prendre sur elle d'interpréter la distinction accordée aux lauréats comme un encouragement à s'engager délibérément dans la carrière des lettres. Trop nombreux sont ceux de nos confrères qui savent combien il est plus vrai chez nous qu'ailleurs, plus vrai aujourd'hui qu'hier aussi, que la littérature ne peut suffire à nourrir son homme. Trop nombreux surtout sont ceux qui savent ce que l'art littéraire réclame d'efforts et de sacrifices, ce qu'il réserve par surcroît d'échecs et de déceptions. La route est trop longue et trop pénible, qui peut conduire quelques élus jusqu'à la vraie réussite, jusqu'à la récompense légitime de leur talent et de leur travail, pour que nous songions un seul instant à proposer la littérature comme une carrière, même au mieux doué de nos adolescents.

Ce que l'Académie veut dire aux lauréats de son concours scolaire, c'est qu'elle apprécie hautement la connaissance excellente qu'ils ont de notre langue et qu'elle admire l'originalité dont ils ont fait preuve en développant le sujet qui leur était imposé.

Ce qu'elle veut leur dire aussi, c'est qu'ils ont bien acquis, comme le prouvent le tact et la finesse que révèlent leurs travaux, la chance précieuse et plus rare qu'ils ne croient de pouvoir goûter pleinement dorénavant les innombrables chefs-d'œuvre de la littérature française.

Ce qu'elle veut leur dire encore, c'est qu'ils peuvent demain, s'ils en éprouvent le besoin formel, employer les loisirs que leur laissera la vie, à l'exercice désintéressé de l'art d'écrire et trouver là peut-être un agréable violon d'Ingres.

Ce qu'elle veut leur dire surtout, c'est que par leur exemple ils ont établi qu'il n'y a pas lieu de désespérer, malgré tout, du rayonnement parmi notre jeunesse d'une culture littéraire que l'on croit trop volontiers condamnée.

Ce qu'elle veut leur dire enfin, c'est l'assurance qu'elle a d'avoir trouvé en eux de fervents zélés de la langue et de la littérature françaises.

En vous disant tout cela, Mesdemoiselles et Messieurs, notre Académie éprouve, croyez-m'en, un sentiment de réconfort et d'orgueil. Il est bon, il est doux pour une académie, même pour une académie, de se tourner vers la jeunesse et, davantage encore, de se sentir comprise d'elle.

Vous nous imaginiez — ne nous imagine-t-on pas le plus souvent ainsi — comme une compagnie vénérable et inoffensive, peut-être même comme une compagnie fermée aux bruits du siècle et inattentive aux lendemains.

L'Académie, malgré les traditions, a cru qu'elle devait vous faire signe, qu'elle devait souhaiter vous connaître et se faire connaître de vous.

Elle est heureuse que vous l'ayez entendue. Elle sent, elle sait qu'elle peut vous faire confiance, que vous ne la croyez plus lointaine et indifférente.

Elle vous remercie de lui avoir donné, par vos efforts et par votre succès, la garantie que dans sa mission de défense et d'illustration de la langue et de la littérature françaises, elle peut compter sur votre concours, c'est-à-dire sur le concours de l'élite de notre jeunesse.

OUVRAGES REÇUS

Les Chambres de Rhétorique. Collection notre passé, par Henri Liebrecht. La Renaissance du Livre, Bruxelles.

Quand Soufflait l'Ouragan. La Géôle sous le Soleil, roman, par Maurice Gauchez. Edition Wellens-Pay, S. P. R. L., 35, rue de Ruysbroeck, Bruxelles.

Ombrages. Pièce en trois actes, par Paul Fabo. Préface de René Lyr. Les Editions Wellens-Pay, S. P. R. L., 35, rue de Ruysbroeck, Bruxelles.

Un Grand Bibliophile : Le Comte de Spoelbergh de Lovenjoul, par Alice Ciselet. Les Editions Universitaires, Paris (XV^e), Bruxelles.

Quand Soufflait l'Ouragan. V... V... V... V..., roman, par Maurice Gauchez. Les Editions Wellens-Pay, S. P. R. L., 35, rue de Ruysbroeck, Bruxelles.

Marguerite Bervoets : Une Héroïne 1914-1944. La Renaissance du Livre.

Firmin van den Bosch : Ce Diable d'Homme. Le Rond-Point, Bruylant, par Joseph Conrardy, Bruxelles.

Empreintes. Revue Trimestrielle Hiver 1946-1947.

Les Origines du Jansénisme dans les Pays-Bas Catholiques. Le milieu. Le Jansénisme avant la lettre, par L. Willaert S. J., Docteur en Philosophie et Lettres, Professeur aux Facultés Notre-Dame de la Paix, Namur. Palais des Académies, 1, rue Ducale, Bruxelles.

Quand Soufflait l'Ouragan. L'Armée du Maquis, roman, par Maurice Gaucher. Les Editions Wellens-Pay, S. P. R. L., 35, rue de Ruysbroeck, Bruxelles.

Quand Soufflait l'Ouragan. On les a eus. Idem.

Le Problème de l'Ancien Wallon, par Louis Remacle, Faculté de Philosophie et Lettres, Liège, 1948. Fascicule CIX.

Pédigrée, par Georges Siménon. Presses de la Cité, 77, Bd St-Michel, Paris.

Les Temps Inquiets. Les Abandonnés, par Constant Burniaux. La Renaissance du Livre, Bruxelles.

Le Monument Funéraire du Chanoine Hubert Mulemans à l'Eglise Ste-Croix, Liège. Contribution à l'étude de la Renaissance liégeoise, par Joseph Philippe, Docteur en Histoire de l'Art et Archéologie et Louis Deroy, Docteur en Philosophie et Lettres, Licencié en Histoire et Littérature Orientale. Liège, Maison Curtius, 1948.

TABLE DES MATIÈRES

Séances publiques

Réception de M. Mario ROQUES :	
Discours de M. Gustave CHARLIER	5
Discours de M. Mario ROQUES	19

Communications

Au lendemain de Cromwell : lecture faite par M. Gustave CHARLIER.....	39
Hommage à Van Lerberghe : lecture faite par M. VALÈRE GILLE	45
Un séjour de Voltaire à Bruxelles : lecture faite par M. Henri LIEBRECHT.....	57
Fils d'Ange : lecture faite par M. Mario ROQUES.....	69
Sonnets : lecture faite par M. VALÈRE GILLE.....	81
Commémoration du passage de Chateaubriand en Ardennes belges : discours de M. Gustave CHARLIER.....	91
Pèlerinage Verhaeren au Caillou-qui-Bique à Roisin : discours de M. Thomas BRAUN.....	95
Commémoration du 50 ^e anniversaire de la mort de Georges Rodenbach : lecture du texte du discours de M. Firmin VAN DEN BOSCH, par M. Henri DAVIGNON.....	97
Discours de M. VALÈRE GILLE.....	102

Rapport

Rapport du jury chargé de juger le Concours scolaire 1948....	83
---	----

Chronique

Funérailles de M. Lucien-Paul Thomas : discours de M. Gustave CHARLIER.....	51
Les élections	53
Prix Vaxelaire	54
Prix Malpertuis	54
Prix Charles Veillon	87
Concours scolaire 1948 : allocution de M. Maurice DELBOUILLE	113
Ouvrages reçus	55, 89, 117

PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à « La Renaissance du Livre »,
12, Place du Petit Sablon, Bruxelles.)

Bulletin, t. I-XXII, 1922-1944.

Annuaire, 13 vol., 1928-1945.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal » par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYSEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1898, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHEBT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.

Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.

Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240, par Maurice WILMOTTE.

L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny BODSON-THOMAS.

Le Vers moderne, par Lucien-Paul THOMAS.

Il y avait une fois, par François MARET.

Le Mouvement Romantique en Belgique (1815-1850), par G. CHARLIER.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200, Edité par Alphonse BAYOT.

La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

Médecinaire liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire namurois du XV^e (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

Rééditions

Octave FIRMEZ. — *Jours de solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles de SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.

Edmons PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publiées par L. Christophe et M. Paquot).

Camille LEMONNIER. — *Paysages belges*. Choix de pages. Préface par Gustave CHARLIER.